

§ 6. — Imbécillité et idiotie.

Au point de vue du recrutement et de la réforme, le seul auquel nous ayons à nous placer ici, l'imbécillité et l'idiotie sont des cas d'exemption. Mais à quel degré doit être portée la faiblesse ou l'affaiblissement de l'intelligence, pour que l'individu qui en est atteint doive être déclaré impropre au service? Mieux vaut, sous ce rapport, être trop large que trop exclusif. Dans la pratique, du reste, la difficulté n'est pas aussi grande qu'on le pourrait croire : les imbéciles et les idiots sont ordinairement des individus faibles, imparfaitement développés et leur visage, véritable miroir de l'âme, a un aspect qui est souvent caractéristique; ajoutons que la conformation vicieuse du crâne ne laisse quelquefois pas le moindre doute. Cependant l'imbécillité et l'idiotie sont quelquefois simulées. « Lorsque, dit Bégin, des sujets vigoureux, largement conformés et offrant les traces de travaux prolongés et rudes, sont présentés comme atteints de cette imperfection intellectuelle, il est à peu près certain que l'affection est simulée, il ne s'agit plus que de déjouer le stratagème par des questions habilement dirigées. » Il y a des exceptions à cette règle; des individus forts et bien conformés, en apparence, capables de se livrer avec assiduité aux travaux pénibles des champs, peuvent manquer du degré d'intelligence nécessaire pour faire, nous ne dirons pas un bon soldat, mais un soldat non dangereux. Il suffit d'avoir été plus ou moins mêlé aux événements militaires de la dernière guerre pour en avoir vu des exemples. On a confié des armes à des hommes que leur état d'imbécillité rendait bien plus dangereux pour leurs chefs et pour leurs compagnons que pour l'ennemi. Dans les cas de doute, mieux vaudrait s'en rapporter au certificat de notoriété, tel que nous l'avons défini à propos de l'épilepsie, et qui présente la double garantie de faire dépendre l'exemption d'un homme, du jugement que portent sur son état mental des hommes qui le connaissent de longue date, et qui sont intéressés à le voir enrôler.

II. — DE LA FIÈVRE

Le soldat, pour éviter une corvée, l'écolier pour ne pas travailler, l'un et l'autre pour laisser tomber dans l'oubli ou prescrire une punition, simulent assez souvent la fièvre ou la provoquent. Les moyens dans ce but ne varient guère et méritent, pour cela, d'être bien connus. Une agitation factice, quelques instants avant la visite du médecin, aidée par l'émotion naturelle, dans l'attente du jugement qui va être porté par l'homme de l'art, produisent la fréquence du pouls auquel on donne plus d'ampleur en frappant, soit contre le mur, soit contre le dossier d'une chaise, le bras qu'on va présenter au médecin; pour compléter la ruse, en simulant jusqu'à la blancheur de la langue qui est la conséquence presque obligée de la fièvre, on a recours à de la craie ou à du blanc d'Espagne. Rien de plus facile que de déjouer ces

manœuvres d'une simplicité toute primitive; sans parler de l'examen de la température qui leverait tous les doutes, il suffit de revenir toucher le pouls du prétendu fiévreux quelques instants après, au moment où il croit que son rôle est complètement fini. L'acteur a disparu, l'homme se trouve trahi.

Pour provoquer la fièvre, on a recours à l'introduction de substances irritantes dans le rectum. De toutes les substances, l'ail est, sans contredit, le plus fréquemment employé. La fièvre est alors réelle, et, si l'on ne songe à aller en chercher la cause, la ruse est victorieuse. Il faut donc, en pareil cas, ou bien chercher à surprendre le corps du délit, ou bien encore isoler l'individu et le mettre dans l'impossibilité de se procurer aucune substance suspecte.

La simulation de la fièvre intermittente ne saurait échapper à une surveillance un peu attentive.

III. — DES HÉMORRHAGIES

§ 1. — Épistaxis.

L'épistaxis n'est guère simulée que par des écoliers dans le but de désertir la classe ou l'étude. Des piqûres de la muqueuse de Schneider, l'introduction de substances irritantes, de feuilles de certaines plantes, tels sont les moyens le plus souvent employés pour provoquer l'hémorrhagie, en général, fort peu abondante. Mais, dans d'autres circonstances, le simulateur a un but plus sérieux; l'épistaxis n'est elle-même qu'un moyen de se procurer du sang pour simuler une hémorrhagie plus grave, une hémoptysie ou une hématomèse.

§ 2. — Hémoptysie.

Les moyens de simuler l'hémoptysie sont nombreux et variés, mais ils ont pour caractère commun d'être d'une grande simplicité. Tantôt le crachement de sang est réel, tantôt il est simulé; d'autres fois enfin, il est simplement allégué. Quand le crachement de sang est réel, la source de l'hémorrhagie se trouve dans des plaies faites, soit aux gencives, soit à la face interne des joues, soit dans les narines. Quelle que soit la source, le simulateur fait quelques efforts de toux, agite la salive dans sa bouche et rend ainsi du sang spumeux comme dans l'hémoptysie véritable. Pour découvrir la fraude, il suffirait le plus souvent de faire un examen exact, soit de la cavité buccale, soit des fosses nasales, en se servant du *stomatoscope* pour la bouche, et du *speculum nasi* de Duplay pour les fosses nasales. La constatation directe de l'existence d'une plaie, qui donne du sang, leverait tous les doutes. Malheureusement, on n'a pas toujours ces instruments à sa disposition, et, nous le constatons avec regret, l'habitude de ces explorations physiques n'est pas aussi répandue qu'elle mériterait de l'être. Quelquefois, la plaie siège plus profondément au fond de la gorge; l'examen laryngoscopique pourrait alors